

A propos du livre d'Alain Mallet : *Une philosophie de troisième rang. Lire, penser, méditer.* Jean-Pierre Bompied

Les quelques remarques qui suivent sont inspirées par la lecture de cet ouvrage aidée par la présentation orale de l'auteur, le 5 avril. Il n'a pas manqué d'observer que la réflexion développée dans son livre croisait en quelque sorte le sujet dont j'ai traité le 29 mars : « *Philosopher aujourd'hui* », mais en l'abordant autrement. Tout cela sans la moindre concertation, chacun travaillant de son côté, à son échelle (un livre, un simple exposé). Nous n'avons pas cherché à fabriquer un pseudo débat.

Mais le fait est que nous avons traité de la même chose : de la philosophie. En des termes différents. Clarifions cette différence ou plutôt cet écart.

Le titre du livre est modeste, son sous-titre nettement moins par l'ampleur de son champ de réflexion : *Lire, penser, méditer*. Derrière un propos pédagogique destiné *des lecteurs non avertis*, les conseillant pour *pouvoir s'orienter* dans l'abondante production philosophique contemporaine, c'est bien une compréhension en profondeur de la vieille et vénérable discipline qui s'élabore dans ces quelque 250 pages, au fil d'une construction savante.

Cette compréhension de ce qu'est la philosophie s'écarte en effet de celle que mon exposé de mars formulait sommairement ainsi : un discours logique, critique, systématique, éthique. Par deux points principaux, me semble-t-il, installant de la tension là où je me représentais un échange et un équilibre. Alain Mallet a ainsi poussé l'interrogation au moins un cran plus loin.

Premier point : tension interne dans cette forme de réflexion *entre deux pôles* : sa vocation existentielle et morale – une manière de vivre – et sa vocation discursive et théorique – une manière de penser en termes de système. Diogène ou Hegel. Le philosophe brut ou le palais d'idées. Actuellement, à destination du grand public qui lit encore, la première version submerge la seconde qui a longtemps dominé, disons du thomisme médiéval jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. De sorte que, curieusement, notre temps semble renouer avec la très ancienne (gréco-latine) idée faisant de la philosophie une affaire très concrète de vie et de comportement, ce dont témoigne le succès du mot « existence ».

Second point, plus fondamental encore, car ancré dans l'expression : la dualité entre la parole vive et l'écrit qui fixe. Une dualité qui apparaît dès le commencement de la tradition philosophique européenne avec le couple fondateur définitivement énigmatique : Socrate / Platon, le maître qui n'a pas écrit, le disciple qui a rapporté son enseignement oral à travers un texte. Entre parenthèses : un scénario de départ qui n'est pas unique : ni le Bouddha ni Confucius n'ont écrit, et Laozi, père présumé du taoïsme, aurait dicté son message, comme un testament, en une nuit avant de disparaître. Mais là-bas c'est le merveilleux asiatique, ici, en Occident, on ne rêve pas, on raisonne.

Alain Mallet revient sur le célèbre passage du *Phèdre* qui analyse le statut de l'écriture. C'est un point essentiel de son argumentation dont la conclusion est que la philosophie n'existe vraiment que comme texte, à lire, c'est-à-dire à réveiller dans son sens, indéfiniment disponible à la méditation. La formule de Merleau-Ponty sur quoi je m'étais appuyé : « Le philosophe est l'homme qui s'éveille et qui parle », serait à remplacer par : le philosophe est l'homme qui lit, pense et médite.

Penser, méditer : un rapport à préciser. Une vaste production éditoriale, depuis plusieurs années, vante les vertus de la méditation orientale, principalement bouddhiste. Alain Mallet s'applique à en montrer la pauvreté intellectuelle, prospérant sur des promesses de bonheur réduit à du bien-être.

Certes, mais je me demande s'il n'y a pas un malentendu initial partant du terme « méditation ». Pour ce que j'en ai vu et pratiqué en Chine il n'a pas du tout le sens que notre tradition philosophique lui donne, par exemple chez Descartes ou Husserl (*Méditations métaphysiques*, *Méditations cartésiennes*). D'un côté, il s'agit d'un exercice de tension extrême, visant des objets de pensée réservés à quelques-uns, au cours d'une démarche intellectuelle (doute radical, réduction phénoménologique) qui n'a rien de naturel ; de l'autre d'un exercice physique de détente, ouvert et bon pour tous, jeunes ou vieux, naïfs ou très savants. Cet exercice commence toujours par une posture d'arrêt où doit cesser tout mouvement extérieur puis d'une attention portée sur sa respiration. D'un lâcher-prise global. A partir de ce point de départ commun, chacun ira où il pourra, selon ses aspirations et sa voie propre. Le principal disciple antique de Confucius, Mencius, lui assigne comme terme ultime l'obtention du « souffle de grande ampleur » haoran de qi, à l'échelle du monde entier. Une autre différence notable : Descartes, notre modèle philosophique national, dit qu'à la méditation il suffit de consacrer quelques heures par an. En Extrême Orient, on avertit d'emblée que si l'exercice en question n'est pas régulier et même quotidien, il est vain.

Mon sentiment est qu'en notre temps de mondialisation les interactions culturelles sont multiples et en tout sens. L'Occident déstabilise de très vieilles civilisations qui lui empruntent pourtant des armes intellectuelles pour s'opposer à lui. Mais lui aussi emprunte : Picasso et Klee à la statuaire africaine, le jazz né outre Atlantique dans une communauté de la même origine. Sur le plan du psycho-somatique, Lévi-Strauss, en anthropologue, le dit explicitement dans *Race et histoire* : l'Orient est largement en avance sur l'Occident. Yoga et tradition médicale chinoise se sont transplantées avec succès chez nous, sans doute en s'adaptant à ce nouveau milieu. Les lecteurs de Matthieu Ricard (dont je n'ai pas lu le manuel) et de Heidegger ne sont pas sur la même longueur d'ondes, ne recherchent pas les mêmes nourritures. Le fait est qu'aujourd'hui de nombreux scientifiques occidentaux accueillent fort bien le bouddhisme et

ignorent largement le métaphysicien qui a décrété que « la science ne pense pas ».

Pour revenir à Platon, l'approche d'Alain Mallet dédouble ce que je tenais naïvement pour la source unique de l'acte philosophique : le dialogue. Il y a le dialogue socratique, rude, conflictuel – adversaire constant et attiré : le sophiste – et le dialogue platonicien, entièrement reconstruit où se déploie la dialectique devant un disciple qui n'a plus qu'à acquiescer. Cette mise en écrit, dans une œuvre vaste et bien conservée, est la véritable base de la tradition philosophique européenne, toute de relecture mais produisant une écriture nouvelle qui, en bas de pages du monument platonicien, y ajoute des commentaires s'appliquant à demeurer sur le même registre expressif. Au commencement était le texte de Platon. Avec lui a pris fin le temps archaïque des maîtres de sagesse qui faisaient école. *Le « livre » à la place du « maître »*. Philosopher, c'est d'abord lire.

A cette vision platonicienne et scripturaire de la naissance de la philosophie répond, dans l'économie de l'ouvrage, en deuxième partie, un important chapitre sur Heidegger. Se dessine une trajectoire européenne Platon-Heidegger, Grèce-Allemagne.

Oui, chapitre décisif, et qui n'a pas dissipé ma perplexité devant la prose philosophique de l'auteur de *Qu'appelle-t-on penser* (1951). Malgré un rappel précis des grandes propositions heideggeriennes, propositions négatives où se constitue une métaphysique de même nature (comme on parle de théologie négative). Parmi les plus provocantes : fréquenter les grands philosophes peut relever du divertissement au sens pascalien - La science ne pense pas, mais « c'est là sa chance » - Il faudrait enfin comprendre, réaliser que « nous ne pensons pas encore ».

Cet usage du mot « penser » où ne se retrouvent ni Descartes (cogito) ni Pascal (ce qui fait la grandeur de l'homme) ne m'avance pas, au contraire. Un peu plus l'image de la nage qu'on n'apprend pas avec des livres mais en se jetant un jour à l'eau. La grande image de Heidegger, sorte de Héraclite pour le XX<sup>e</sup> siècle, obscur comme le grand présocratique, est celle du chemin. « Nous sommes en chemin ». C'est le cheminement personnel qui compte, le geste de la marche qui est sa propre récompense. Les choses semblent alors s'éclairer : « La pensée ne trace son chemin que dans une marche faite de questions ». Questionner, c'est bien le propre de l'humain, ce grand migrateur et nomade (la préhistoire nous l'a appris) dont la curiosité ne se réduit pas aux besoins immédiats. Mais le penseur ne semble être que relais pour la manifestation de la pensée – ton soudain hégélien. Parmi les penseurs de l'Occident, Socrate est « le plus pur », sans appartenir à la petite cohorte des « plus grands » : Platon, Augustin, Thomas d'Aquin, Leibniz, Kant, Nietzsche. Le christianisme est en force dans cette courte liste où ne figurent pas Aristote, Epictète, Lucrèce, Descartes, Spinoza et Hegel. Mentionner l'absence de Marx serait de mauvais goût. Alain Mallet conclut : *Heidegger médite avec Parménide plutôt que de penser avec*

*Platon*. Malgré son assistance, je ne suis toujours pas au clair avec le « berger de l'Être ».

Heidegger me semble le philosophe le plus caractéristique, emblématique comme on dit, du XX<sup>e</sup> siècle. De culture toute littéraire, relisant sans cesse la tradition philosophique dont il entend subvertir l'interprétation d'ensemble à coups de formules oraculaires. Il est donc très nietzschéen. Dans sa corporation il fascine, mais ses idées n'infusent pas dans le corps social – contrairement à celles de Freud dont le travail ancré dans une pratique professionnelle, la psychiatrie, est le support d'où il a extrait progressivement une vision de l'homme et de la culture.

Heidegger méditait, bien loin de la caverne sociale. Mais lorsque Husserl, juif, est viré de sa chaire de philosophie à Fribourg, il prend tranquillement sa place. Et ce que des millions de prolétaires allemands voient clairement arriver – les nazis n'ont jamais été majoritaires, ils parviennent au pouvoir grâce à la complicité des conservateurs qui tiennent l'armée et sont écoutés de la grande industrie – non seulement lui échappe complètement mais il y adhère, antisémitisme compris. Il ne reviendra jamais sur son aveuglement pendant ces années fatales.

Sa plus célèbre élève, Hannah Arendt, corrige ce sinistre dérapage en joignant à une profonde réflexion sur la pensée antique une exploration du temps présent, un diagnostic historique – principalement le totalitarisme – qui figure en bonne place dans la philosophie politique du XX<sup>e</sup> siècle. Pour user de la distinction de Nietzsche, elle me paraît une philosophe profonde sans être pour autant fondamentale - mais y en a-t-il un(e) seul(e) au siècle dernier?

Jaspers que mentionne aussi le livre me semble avoir une vision claire et saine de la philosophie : « On veut de la philosophie quelque chose qu'elle ne peut pas réaliser, et on exprime sa déception. On exige de recevoir la vérité comme une livraison, elle qui ne peut être saisie originellement que dans la propre activité intérieure de la pensée. » De même une saine idée de *la pluralité des philosophes*, chacun représentant *de la philosophie, une possibilité*. Dans ces conditions « la philosophie ne peut se passer de son histoire », chaque philosophe y prend place en s'insérant dans la longue chaîne de ses interrogations et réponses avancées.

Après cette revue de figures intellectuelles – très incomplète dans l'évocation que j'en fais – la *conclusion* du livre retrouve curieusement Valéry, à la fois immense poète - « le vent se lève, il faut tenter de vivre ! » - et penseur lucide réticent aux philosophes, certainement un des plus précis observateurs de la vie mentale (*Carnets*). Également un démolisseur de mythes (l'histoire notamment). La philosophie est un exercice qu'il définit ainsi : « Le philosophe, aux yeux de qui l'observe, a pour fin très simple : *l'expression par le discours des résultats de sa méditation*. Il tâche de constituer *un savoir* entièrement exprimable et transmissible par le langage. » *Philosopher*, activité discursive résultant d'une

réflexion intensive aboutit à un texte. « Ce genre si particulier de travail mental et de production verbale...il faut bien que nous le rangions non trop loin de la poésie ». Pour deux raisons essentielles : écrire exige, pour être transmissible, une mise en forme de l'expression. Comme la poésie qui ne peut se ramener à un cri. « Sois sage, ô ma douleur... » (Baudelaire). Mais ce travail suppose la capacité fondamentale par quoi Platon définit la pensée : « dialogue silencieux de l'âme avec elle-même » (Théétète) et qu'il s'agit de mettre à l'épreuve : « Ecrire...exige de l'écrivain qu'il se divise lui-même. » Aux yeux du philosophe, ce n'est pas le péché qui est originel, c'est cette division interne qu'on peut aussi appeler conscience de soi. Dé-coïncidence, dit François Jullien qui d'ailleurs cite et commente le même passage de Valéry : « Tantôt je pense et tantôt je suis. »

Le fin mot de cette conclusion est réservé à Montaigne. S'il n'en reste qu'un... La tradition philosophique l'admet dans ses rangs mais avec des pincettes tant son expression est singulière, libérée, concrète, mouvante, malgré sa longue fréquentation des auteurs anciens (sa première langue parlée, grâce à son père, fut le latin). « Le méditer est une puissante étude et pleine, à qui sait se tâter et employer vigoureusement : j'aime mieux forger mon âme que la meubler. » Forger son âme... Au XVI<sup>e</sup> siècle où en Europe éclate de tous côtés la crise civilisationnelle dont sort la modernité – jusqu'à la mondialisation – Montaigne tourne le dos à l'École – et à l'Église qui la contrôle – pour raconter et analyser ce qu'il connaît le mieux : lui-même, sa vie, ses expériences, lectures et voyages. « Quand Montaigne parle de lui, il parle de nous » (Pierre Bergounioux). « Il demeure notre contemporain » avait déjà dit Zweig, l'ami de Freud (suicidé en 1942) dans la biographie qu'il lui consacre.

« Le sot projet qu'il a eu de se peindre » ose écrire Pascal qui recopie des phrases entières des *Essais*. C'est « l'humaine condition », dans « sa forme entière », que Montaigne vise à travers le récit de sa propre vie, donnant une vigueur nouvelle à l'impératif socratique : connais-toi toi-même. Mais un tel récit dénué de sincérité ou effleurant son sujet serait sans intérêt ni valeur. Il y a un prix à payer : « Mes défauts s'y liront à vif...autant que la révérence publique me l'a permis ». Le texte de Montaigne remet en marche une réflexion d'ensemble qu'au siècle suivant poursuivent puissamment aussi bien Descartes que Pascal, ses lecteurs très attentifs et divergents, puis le Rousseau des *Confessions* qui déclare vouloir creuser encore plus profond, puis Proust et Freud. Ce dernier fait sauter le verrou de la révérence publique, mais dans l'intimité du cabinet médical, en inventant l'« association libre » pour l'analysant avec, en face ou de côté, l'« attention flottante » de l'analyste silencieux. Ensuite, bien sûr, il couchera par écrit le résultat de ses explorations obtenu dans des fissures de la parole. Des fissures provoquées par un qui avait l'oreille fine et qui tenait à être compris. Oui, l'opposé de Heidegger.

Comme on peut le constater, la lecture du livre d'Alain Mallet m'a fait quelque peu dériver. Je reviens sur ses objections.

D'abord, son éloge de la lecture, j'y souscris entièrement. Il y a beau temps que je ne sépare plus lire et vivre. Pas plus que vivre et marcher.

Mais ici il s'agit de lecture philosophique. Pour baliser le champ de la philosophie, Alain Mallet déroule un fil très long, parti de Platon (la pensée comme dialogue de l'âme avec elle-même) et arrivant jusqu'à Hannah Arendt (le « deux-en-un » de l'esprit) et Valéry (l'écrivain en personnage qui se divise lui-même). A mi-chemin les deux puissants relais que sont Descartes qui entend par le doute se réapproprier toutes ses pensées – donc déconstruire avant de reconstruire) – et Kant (« penser, c'est parler avec soi-même ») qui déploie complètement sa réflexion jusqu'au registre politique, en termes d'émancipation individuelle de la pensée, concluant ainsi le siècle des Lumières. La lecture philosophique, forcément lente, minutieuse, recommencée, ruminée, nous ouvre à l'aventure écrite par les philosophes, participation par laquelle nous rejoignons *une forme originale de communauté*, à fois fort ancienne et à venir, autour des grands textes.

*Lire, penser, méditer.* Mais le texte suppose toujours une parole dont il transcrit le message par des moyens divers donnés par la culture et qui se ramènent à deux genres principaux : restitution conventionnelle du signifiant du signe, schématisation de son signifié. Alphabet ou idéographie. Dans les deux opérations, la parole n'est nullement abolie, mais fixée et transportable, transmissible. A ces lignes de petits signes, disposés de gauche à droite ou l'inverse, ou à ces colonnes d'idéogrammes, je dois insuffler un rythme pour que l'ensemble s'anime, ce en quoi la lecture est une activité exigeant concentration et mobilisation, je n'y suis pas cerveau ballant comme pouvant l'être pendant des heures devant un écran de télé.

Je persiste à croire qu'à la naissance de la philosophie – parole bien particulière : dialoguer n'est pas palabrer ni prier ensemble – il y a des conditions politiques réunies dans les cités de la Grèce ancienne où surgit un faisceau d'activités intellectuelles, dont l'échange philosophique en position centrale, et dotées d'un moteur absent dans toutes les autres cultures, même écrites et donc cumulatives comme en Chine : une stricte rationalité critique, logos, qui met tout le monde à égalité. Avec une telle règle du jeu, le verbe prend une force extraordinaire. Toutes les périodes révolutionnaires, c'est-à-dire de refonte de l'édifice social voient surgir des acteurs dotés de cette capacité oratoire qui n'est pas celle du prophète car elle abat son jeu en exigeant que tous fassent de même.

Socrate chaman ? Un chaman qui se dit ignorant, est-ce possible ? Cette fonction (qui existe encore au Japon, exercée par des femmes, des marginales) permet la communication avec l'invisible (les défunts notamment). Je ne lis rien de tel chez Platon concernant Socrate. L'homme de la société ouverte que présente Popper me semble bien correspondre au témoignage de son plus célèbre disciple.

Socrate a pourtant un « démon », un « divin compagnon » qui depuis l'enfance se manifeste à lui périodiquement. Mais cette force intérieure – pièce importante

de l'accusation d'impiété au cours de son procès – n'est pas inspirante, ne fait pas de lui le simple porte-parole d'une vérité supérieure, elle agit de façon toute négative, par interdiction. Elle est force inhibitrice, elle empêche de faire.

« Il faut se rappeler Socrate », dit Merleau-Ponty. Il est l'homme qui a choisi l'« examen » qui selon lui donne seul son prix à la vie. Par contraste, Confucius a choisi l'« étude », xue, c'est-à-dire le legs de la tradition, à entretenir et transmettre. Le choix de Socrate est radical : on ne sait pas d'avance où l'examen conduira - écart infranchissable par rapport à Confucius qui reste, comme dit Henri Michaux, un « grand Chinois », mais non pas une figure universelle.

Ce démon de Socrate – idée familière en son temps – me semble rappeler le lien infrangible entre sa pensée hissée à la dialectique et sa vie, son comportement privé et public, entre logique et éthique. On ne peut, depuis Socrate, séparer et isoler complètement discipline de la pensée et conduite de la vie, la seconde découle de la première, comme la récolte des efforts et soins apportés à la culture du champ, selon l'image des stoïciens. Foucault me semble affirmer avec raison que « l'Occident a toujours admis que la philosophie n'est pas dissociable d'une existence philosophique ».

La trajectoire personnelle de Foucault confirme d'ailleurs cette unité profonde : parti d'un courant épistémologique (Canguilhem) nettement opposé à l'existentialisme ambiant, elle aboutit à une réflexion sur les techniques de soi, directement éthique (et politique). Dans le paysage intellectuel des années 70 le dernier Foucault s'appliquant à diagnostiquer le temps présent ressemble étonnamment au Sartre fondant en 1945 les *Temps modernes*. Certes les concepts respectifs sont différents, l'auteur de *Les mots et les choses*, en bon philosophe, a fabriqué sa propre « boîte à outils ».

Quant à son ami Hadot, grand connaisseur de la philosophie antique, je crois juste son observation : « le livre était, presque toujours, l'écho d'une parole destiné à redevenir parole. »

Le livre d'Alain Mallet - contenu très dense rédigé dans un style à mon goût un peu rêche - me paraît devoir intéresser quiconque s'intéresse à la philosophie. Car la montrant elle-même, dans ses textes. Son périple, du grand ancien à des figures du XX<sup>e</sup> siècle, est toujours stimulant parce que très précis, accroché à la lettre des philosophes.

Le grand ancien : Platon. Écoutant l'autre soir son interprétation de la mort de Socrate, j'ai cru comprendre que notre divergence commençait là. Je me demande si quiconque se risque à philosopher, non seulement ne se met à broder en bas de pages des dialogues platoniciens, mais aussi ne s'invente pas un Platon à lui. Prenons de grands exemples : Simone Weil, dont il a été question récemment dans l'association, est une stricte platonicienne. François Jullien dit avoir appris le chinois « pour mieux lire Platon » - et en finir définitivement avec son ontologie. C'est à ce monument sans pareil que s'était attaqué d'emblée l'admirable historien de la philosophie que fut Victor Goldschmidt.

Et c'est pour des raisons platoniciennes que la coupure heideggerienne entre science et pensée me paraît intenable, et de plus sans issue. La science, toujours au pluriel, donc compartimentée, peut s'évader de la pensée, servir n'importe qui et n'importe quoi, mais la pensée ne peut pas ignorer l'esprit général de la science, je persiste à croire que leur source est commune, en Grèce. Dans ma fréquentation (en amateur) de la pensée chinoise, je n'ai jamais aperçu quelque chose ressemblant, même de loin, à l'épistémologie qui se met en place aux livres VI et VII de *La République*. Autre chose que je n'y ai pas trouvée : l'idée de péché originel. François Jullien a bien choisi son terrain, à l'écart, pour « dévisager » la pensée de l'Europe.

Oui, il faut se rappeler Socrate, le mythe fondateur que déploie l'oeuvre de Platon : cohérence parfaite de la pensée, de la vie et de la mort. Qu'il soit sur le champ de bataille, à l'agora, dans un banquet, au tribunal ou en prison dans ses derniers instants, l'homme reste égal à lui-même. Par rapport à ce modèle, les figures philosophiques modernes, de Nietzsche à Heidegger, manquent gravement de cohérence. Nietzsche qui a écrit : « Meurs à temps » termine sa vie errante, de meublé en meublé, en Suisse et sur la Riviera, dans un asile psychiatrique où mentalement effondré il végète pendant douze ans. Assurément son oeuvre est immense, on ne sait pas trop par quel bout la prendre, parsemée d'intuitions percutantes elle sort du cadre philosophique, reste souvent obscure voire équivoque. Au siècle dernier son influence a été considérable, mais l'exemple humain est nul. Celui de Heidegger est carrément négatif. Ces étranges maîtres ont à voir, je crois, avec l'affaissement philosophique qu'il est difficile de ne pas constater au XX<sup>e</sup> siècle.

La position d'Alain Mallet me paraît studieuse, vigilante, dérangeante et ouverte à l'échange. Il formule ses objections comme à regret, embêté d'embêter, gardien stoïque de la grande maison désormais un peu désertée, délaissée. Alors qu'en matière d'idées le mauvais goût triomphe, et même bien pire : des fantasmes dangereux renaissant dans une société fracturée et un monde où les antagonismes se durcissent et menacent ouvertement.

Au fait, aujourd'hui, parmi les philosophes contemporains, qui nous conseille-t-il de lire ?